

L'exposition

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 126

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249889>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tête dans ses mains, sans souci de déranger ses bandeaux lustrés. Tout à coup, une voix joyeuse l'appelle, et la tête de Corentine, avec ses larges nattes dorées, s'encadre dans la petite fenêtre, enguirlandée de lierre.

— Non ! dit Marianik sans se détourner, va à la fête sans moi ; j'ai trop mal à la tête ! — Mais Corentine ne se laisse pas arrêter par cette excuse. Elle entre : — N'allons pas à la fête si tu veux, mais viens du côté du bois ; la fraîcheur du grand air calmera ton mal... Marianik voudrait bien résister, mais elle a peur de laisser deviner sa peine, et elle consent enfin à accompagner Corentine.

Lentement les deux jeunes filles suivent les sentiers étroits, bordés de grands chênes, que le soleil traverse de ses flèches d'or. Tina parle doucement, avec son calme habituel, et Marianik marche tête baissée, dévorant ses larmes... Elle est très mauvaise, Marianik, car il lui vient de violentes envies de chercher querelle à cette bonne amie qui vient de lui donner une si grande preuve d'affection en renonçant, pour elle, aux réjouissances de l'assemblée.

Les voici devant la petite fontaine, surmontée d'une image de la Vierge, où, comme le veut la tradition, les jeunes filles jettent des épingles pour savoir si elles se marieront dans l'année. Corentine en retire une de son chapeau, mais Marianik, honteuse, s'assied sur l'herbe en tournant le dos à la fontaine, et refuse de consulter l'oracle.

— Comment souhaites-tu ton mari ? demande-tout à coup Corentine souriante. Blond ou brun ?

— Je déteste les blonds ! déclare énergiquement Marianik.

— Moi, je le désire blond, avec des yeux bleus ! dit son amie, très convaincue.

— Des yeux bleus !... C'est affreux, des yeux bleus pour les garçons ! riposte Marianik en arachant rageusement une pauvre petite bruyère qu'elle brise entre ses doigts. Ça leur donne un air de fille...

— Oh ! fait Corentine, riant de bon cœur, tu ne peux pourtant pas prétendre que Pierre Kerdos ait l'air d'une jeune fille ?

Cette fois, c'est un grand genêt que Marianik déracine furieusement, en s'écorchant les mains sur la tige rugueuse.

Moi, je trouve au contraire cela charmant, ces yeux très doux, chez des hommes braves, car Pierre aura la médaille, tu sais... Ses officiers le lui ont promis... C'est un beau et bon garçon, et celle qu'il choisira pourra être fière...

La petite Marianik est devenue blanche comme sa coiffe. Elle voudrait se lever et s'enfuir loin de sa compagne, mais elle n'a pas la force de se mettre debout. Elle détourne son visage, et dit d'une voix tremblante :

— Faut-il t'en faire mon compliment tout de suite, Tina ?

— Oh ! non, pas à moi ! répond Corentine rougissante. Mais je connais celle qui lui plaît, à qui il n'a osé encore parler lui-même... Il y a bien longtemps que je me doutais de quel côté soufflait le vent... Et tantôt, il est entré chez nous pour me prier de l'aider..., il est timide ce marin... Il ne voudrait pas repartir sans avoir obtenu une bonne parole...

— Et est-ce que je la connais, moi aussi ? demanda Marianik, de plus en plus bas, en hachant des brins de mousse.

— Viens, je vais te la montrer ! dit Corentine en lui tendant la main pour l'aider à se lever.

Elle conduit son amie vers la fontaine de la Vierge, et dans le clair bassin encadré de cresson, Marianik aperçoit ses grands yeux brillants et ses bandeaux noirs.

— Malheureusement, tu n'aimes pas les blonds !... fait malicieusement Corentine. Combien c'est dommage !

Pour toute réponse, Marianik se jette à son cou...

— O Corentine, combien tu es meilleure que moi ! dit-elle, tout en riant et pleurant à la fois sur l'épaule de son amie. Si tu savais comme je t'enviais ! Je t'ai presque détestée... Toujours vous causiez ensemble, tandis qu'il me disait à peine un mot en passant.

— C'était de toi qu'il me parlait, petit cœur jaloux... Et aussi, ajouta Tina, hésitant un peu, d'un certain cousin à lui, quartier-maître sur le *Suffren*... Nous serons sans doute cousines, Marianik...

— Guillaume Le Braz !... s'écria Marianik. Mais il est brun comme un corbeau. Je croyais que tu désirais un mari blond, Tina ?

Le pivert éclata de rire moqueusement, dans le haut d'un hêtre, et les deux amies lui firent joyeusement écho, en se regardant, toutes roses de bonheur et d'innocent émoi. Du fond de la lande, la grêle ritournelle du biniou leur arriva comme un bourdonnement d'insecte.

— Et maintenant, dit Corentine en prenant le bras de son amie, si nous allions à la fête ? Rien ne s'y oppose plus, n'est-ce pas, Marianik ? Quand le cœur est content, la tête est guérie.

MATHILDE ALANIC.

L'exposition

attire déjà les foules, malgré les petites déconvenues de la première heure et les bruits pessimistes qu'on fait courir sur la solidité des bâtiments construits, dit-on, trop à la hâte.

Au mois d'avril il est arrivé beaucoup plus de monde à Paris que l'an dernier à pareille époque : preuve que l'Exposition attire les étrangers et les provinciaux. Rien que du 9 au 22, on a établi ces différences :

Est....	309,355	voyag. cr*	171,537	en 1899
Orléans	113,994		85,459	—
Ouest....	169,932		146,872	—
Nord (15 au 22 avril seulement)	172,638	voyageurs,	contre 80,000	environ en 1899.

L'augmentation, d'une année à l'autre, est, on le voit, considérable, mais il faut tenir compte que l'ouverture de l'Exposition a coïncidé avec les fêtes de Pâques, donc avec les vacances, les permissions militaires, etc., et que, par conséquent, l'augmentation constatée n'est pas uniquement le fait de l'Exposition. La comparaison ne sera véritablement édifiante que lorsqu'elle pourra porter sur un espace de temps moins réduit.

En attendant, voici quelques détails statistiques sur les expositions précédentes :

En 1867, le nombre des voyageurs français et étrangers venus à Paris, pendant les six mois que dura l'Exposition, avait été de 525,571. Il atteignit 571,792 en 1878 et dépassa 1,500,000 en 1889. Parallèlement, les recettes des grandes compagnies augmentèrent, en 1878, d'environ 55 millions et de 78 millions en 1889.

La circulation à l'intérieur de l'Exposition fut, en 1889, d'une intensité incroyable. A la gare du Champ-de-mars, on constata un mouvement de plus de 4 millions de voyageurs et 6 millions de voyageurs se servirent du Decauville.

Quant aux chiffres d'entrées à l'Exposition, ils se décomposèrent ainsi, pour chacune des trois expositions :

1867..	8.179.920	entr. moyenne	44.699
1878..	12.039.471	"	65.789
1889..	28.121.975	"	152.158

Le 10 mai 1889, jour d'ouverture, les entrées ont été le moins nombreuses de l'année (36,922). Elles furent le plus nombreuses le jour de la clôture (388,000 entrées).

Déjà, à la dernière exposition, il y eut des

journées où le public dut payer 2, 3, 5 et même 10 tickets pour entrer à l'Exposition.

Que de gens économisent déjà depuis au moins un an pour se payer l'agrément d'un tour d'Exposition ! C'est à ceux-là qu'il est sage de donner un bon conseil, afin d'éviter les frais inutiles, qui se renouvellent si facilement sur le trottoir parisien.

Il y a des hôtels fort convenables où ils pourront loger à 4 francs par chambre et par jour. Mais employez pour cela une petite précaution des plus simples : n'arrivez pas de la gare avec votre malle à l'hôtel, car l'hôtelier vous tenant vos bagages, fera un peu de vous ce qu'il voudra. A la gare de l'Est ou de Lyon, ceux de Suisse vous débarquerez à une de ces gares, laissez votre malle à la consigne, prenez un fiacre à l'heure et vous visitez, dans le quartier que vous aurez choisi, les hôtels ; vous discutez votre prix, vous visitez la chambre offerte. Quand vous êtes d'accord, vous allez retirer vos bagages de la consigne ; cela vous coûtera 2 fr. 50 de voiture (avec le pourboire), mais vous aurez évité d'être surfait sur le prix de votre chambre.

Quand vous aurez votre hôtel, vous savez qu'à Paris on ne mange pas généralement dans les maisons où l'on loge, vous trouverez tant que vous voudrez de très bons restaurants à prix fixe depuis un franc cinquante par repas. Vous voyez que si vous savez vous y prendre, vous pouvez vivre à prix très raisonnable.

On racontait l'autre jour que deux jeunes torologers d'Hérimoncourt étaient partis pour Paris à pied sans un sou dans leur poche, travaillant en route pour gagner de quoi voir l'Exposition.

Tous les jours dans la banlieue parisienne, même en province et même à l'étranger, des gendarmes et des agents de police cueillent de jeunes vagabonds dont la réponse est infailliblement celle-ci :

— Je voulais voir l'Exposition de 1900.

Un rédacteur du *Soleil* a rencontré un quidam venu du fond de la Hongrie et qui a fait son entrée dans la capitale avec trente sous dans sa poche. Il avait, paraît-il, parié de faire ce voyage sans déboursier un centime.

Une Alsacienne, âgée de cent trois ans, avait conçu le projet de se rendre pédestrement à l'Exposition. Elle a été trouvée sur une route du département de la Marne à demi morte de faim et de fatigue. Les gendarmes la rapatrièrent malgré ses protestations. La bonne dame, qui, durant sa longue vie, a dû pourtant perdre un certain nombre d'illusions, ne pouvait se résigner à sacrifier celle-là.

Les quinze plus importantes expositions du monde ont, au total, réalisé un bénéfice de 25,000,000 de francs et laissé un déficit de 125,000,000, ce qui constitue en définitive, si nous savons encore compter, une perte de 100 millions.

Celles de Paris donnèrent les résultats suivants : en 1855, 22 millions de déficit ; en 1867, 3 millions d'excédent ; en 1878, près de neuf millions de perte. En 1889, il y eut un boni de 8 millions, seulement une allocation de 25 millions avait été votée pour l'organisation de la grande *World's Fair*.

Ceci est bien entendu la statistique brute. Mais il est clair que les étrangers attirés dans notre ville par ces exhibitions internationales dépendent parmi la population assez d'argent pour compenser le déficit inscrit sur les livres.

Ça et là

Le champagne du général Buller. — Le dernier courrier du Natal rapporte une histoire assez amusante.